

Lettre de D'Alembert à Frédéric II, 14 mai 1773

Expéditeur(s) : D'Alembert

Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Relations entre les documents

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Citer cette page

D'Alembert, Lettre de D'Alembert à Frédéric II, 14 mai 1773, 1773-05-14

Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 05/12/2025 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/dalembert/items/show/272>

Informations sur le contenu de la lettre

IncipitIl paraît bien, par les deux pièces que Votre Majesté...

RésuméCompliments sur l'Epître au marquis d'Argens et sur l'autre Epître de Fréd.

II. L'Histoire de l'Académie française est une pilule à avaler, s'en servira pour parler d'autre chose. Volt. Attaques hypocrites contre les philosophes.

Justification de la datationNon renseigné

Numéro inventaire73.57

Identifiant826

NumPappas1317

Présentation

Sous-titre1317

Date1773-05-14

Mentions légales

- Fiche : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons

Attribution - Partage à l'identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR).

- Numérisation : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG).

Editeur de la fiche Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Informations éditoriales sur la lettre

Format du texte de la lettre Non renseigné
Publication de la lettre Preuss XXIV, n° 128, p. 600-602
Lieu d'expédition Paris
Destinataire Frédéric II
Lieu de destination Potsdam
Contexte géographique Potsdam

Information générales

Langue Français
Source impr., « Paris »
Localisation du document Non renseigné

Description & Analyse

Analyse/Description/Remarques Non renseigné
Auteur(s) de l'analyse Non renseigné
Notice créée par [Irène Passeron](#) Notice créée le 06/05/2019 Dernière modification le 20/08/2024

Preuve XXIV, 128, pp. 600-602
14 mai 1773 D'Alembert à Frédéric II

1317
• 826

600 X. CORRESPONDANCE DE FRÉDÉRIC

128. DE D'ALEMBERT.

Sire,

Paris, 14 mai 1773.

Il paraît bien, par les deux pièces que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'envoyer, qu'elle ne craint point les chaudronniers tudesques comme on craint en France les chaudronniers velches; car assurément, dans ces deux pièces charmantes, le chat ne fait pas, comme on dit, patte de velours, et ce chat teutonique si redoutable n'éviterait pas dans notre terrible Gaule la contéau sacré des druides. Mais aussi ce chat teutonique est à la tête de cent cinquante mille dogues à qui il commande, et qui ne lui laisseraient couper ni les griffes, ni quelque chose de plus précieux encore. Tant ses écrits sont bien pourvus. Je n'en voudrais pour preuves, Sire, entre mille autres, que ces deux pièces si pleines d'esprit, de raison, d'une philosophie aussi saine qu'éloquente, et de vers excellents. Je remercie très-humblement V. M. de l'honneur qu'elle m'a fait en me jugeant digne qu'elle m'adressât des vérités si utiles et si heureusement exprimées. J'ai surtout été enchanté, en digne géomètre que je suis, du petit calcul des trois cent trente écus comptés au lieu de mille, et je pense, comme V. M., que ce petit calcul, si on en faisait éprouver à nos druides le résultat fâcheux, serait le meilleur moyen de les dégoûter des sottises qu'ils nous débitent. L'*Épître* au marquis d'Argens, ou plutôt à son ombre, est pleine de poésie, de facilité et d'imagination; et la philosophie, qui est obligée ailleurs de tenir la vérité captive, doit une belle chandelle à la Providence d'avoir dans le héros de ce siècle un soutien tel que vous, et de pouvoir s'exprimer si fortement, si librement et si noblement, à l'ombre de votre trône et de vos armes. Elle n'a pas moins d'obligation à V. M. de l'assurance qu'elle veut bien lui donner que le Nord, et par conséquent l'Europe, resteront en paix. Elle craindrait moins la guerre, Sire, si elle ne devait se faire qu'entre les druides; la philosophie respirerait tandis qu'ils s'égorgeraient. Mais les druides, entre autres tours qu'ils ont joués au genre humain, ont trouvé le secret de se faire dispenser de se battre;

et ils sont en effet si précieux à l'espèce humaine, qu'on ne saurait trop les conserver. Quoi qu'il en soit, Sire, c'est du moins une consolation pour la philosophie de savoir que les pauvres peuples se contenteront d'être trompés, comme à l'ordinaire, par les druides, et qu'ils feront trêve pour s'égorger. Que Dieu et Frédéric les maintiennent en de si bonnes dispositions!

Je n'aurai donc, Sire, grâce à Dieu et à vous, aucune idée triste qui me trouble dans la confection de l'*Histoire de l'Académie française*; je me sers du mot *confection*, parce que je regarde cette histoire comme une espèce de pilule que le secrétaire est obligé de faire et d'avalier. Je tâcherai néanmoins, comme de raison, de la dorer le mieux qu'il me sera possible, et pour moi-même, et pour ceux qui voudront en goûter après moi; je ferai comme Simonide, qui, n'ayant rien à dire de je ne sais quel athlète, se jeta sur les louanges de Castor et de Pollux.^a

V. M. a bien raison sur notre littérature; Voltaire en soutient encore l'honneur, quoique faiblement; mais il laisse bien loin derrière lui tous ceux qui veulent le suivre. Il est vrai, comme V. M. le remarque, que c'est principalement aux circonstances qu'il faut s'en prendre. Nous sommes rassasiés de chefs-d'œuvre; il devient plus difficile d'en produire de nouveaux; et d'ailleurs l'inquisition littéraire, qui est plus atroce que jamais, tient tous les esprits à la gêne. V. M. n'a pas d'idée du déchaînement général des hypocrites et des fanatiques contre la malheureuse philosophie. Comme ils voient que leur maison brûle de toutes parts, ils en jettent les poutres enflammées sur les passants. Toute la basse littérature est à leurs ordres, et crie sans cesse *Religion!* dans les brochures, dans les dictionnaires, dans les sermons. La plupart sont des hommes décriés pour leurs mœurs, et quelques-uns des voleurs de grand chemin; mais n'importe, notre mère sainte Église emploie ce qu'elle peut pour sa défense; et, en voyant en bataille cette armée de cartouchiens commandée par des prêtres, la philosophie peut bien dire à Dieu avec Joad:

Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle!^b

^a Voyez Cicéron, *De Oratore*, liv. II, chap. 86; Quintilien, *De institutione oratoria*, liv. XI, chap. 2; et Phédre, *Fables*, liv. IV, fab. 24.

^b *Athalie*, par Racine, acte III, scène VII.

Ce malheur, Sire, ne sera pas grand, tant qu'il plaira à l'Être suprême, qui a jusqu'ici conservé la philosophie au milieu de tant de brigands, de conserver V. M., dont le nom, la gloire, les arguments, les vers, sont si nécessaires à la bonne cause. Je ne sais si les commis des bureaux ouvrent les lettres; j'ai peine à croire qu'on exerce nulle part cette tyrannie contre la foi publique; mais, supposé qu'ils aient pris copie des deux *Épîtres* de V. M., et qu'ils en fassent part au grand aumônier, je doute que ce discret *flamen* les fasse courir, à Versailles, parmi les dévotes de la cour. Quant à moi, Sire, je n'en ferai part qu'à quelques élus, qui diront en les lisant : Vive notre chef, notre protecteur et notre modèle! Je porte d'avance aux pieds de V. M. tous les vœux qu'ils feront pour sa précieuse conservation, et j'y joindrai tous les miens, avec la tendre vénération que vos bontés ont mise depuis si longtemps dans mon cœur. C'est avec ce sentiment que je serai toute ma vie, etc.

129. DU MÊME.

Paris, 17 mai 1772.

Sire,

M. de Guibert, colonel commandant de la légion corse, qui aura l'honneur de présenter cette lettre à V. M., est l'auteur de l'*Essai de tactique* que j'ai pris la liberté, moi philosophe indigne, d'envoyer de sa part l'année dernière à l'illustre fondateur de la tactique moderne, et que ce grand maître m'a paru honorer de son suffrage. L'auteur, après avoir mis cette production militaire aux pieds du héros de notre siècle, a désiré, Sire, de venir mettre sa personne même aux pieds du plus grand prince de l'Europe. d'être le spectateur des qualités sublimes de Frédéric le Grand. et de pouvoir dire : Je l'ai vu. J'ose assurer V. M. que M. de Gui-

Voyez, dans le troisième appendice, à la fin de cette correspondance, la lettre du comte de Guibert à Frédéric, du 14 juin 1772.